

† CENOBII AD EXIMII MERITO
GENERABILES AUCTORIS
QUEM CAPUT ECCLESIAE
DEDICATA FIDES
PETRUS LANCOBARDUS
EXTREMIS DEFINIB. ABBAS
DEUOTI AFFECTUS
PIGNORA MITTO MEI
MEQUE MEOSQ. OPTANS
TANTI INTERCUDIUM PATRIS
IN CAELIS MEMOREM
SEMPER HABERE LOCUM

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Une page du Codex Amiatinus, avec la dédicace du donateur. Ce Codex, le plus célèbre de tous les manuscrits latins de la Bible appartient autrefois à l'abbaye Cistercienne (bénédictine jusqu'en 1228) de San Salvatore di Monte-Amiata, près de Sienne. Après la suppression du couvent en 1786, il passa à la bibliothèque de l'ancien couvent Castello nuovo à Florence, et de là à la Laurentiana. Il se compose de 1029 grandes feuilles de parchemin et contient tout l'Ancien et le Nouveau Testament d'après la traduction de S. Jérôme. Grandeur : 50×34 cm. La dédicace est sur la première feuille.

Au premier coup d'œil, on s'aperçoit que quelques lettres des lignes 1, 2 et 5 ne concordent pas avec les autres, et qu'elles sont sur des ratures. Il est manifeste, qu'il y avait là autrefois d'autres mots. Déjà Bandini (bibliothécaire de la Laurentiana au temps où le Codex arriva à Florence) chercha à rétablir le texte primitif, pour découvrir l'auteur du Codex. Il lisait à la ligne 1 et 2 : *Culmen ad eximii merito venerabile Petri*. Et il était déjà en bonne voie pour retrouver le donateur : il pensa à un abbé d'Angleterre ou d'Allemagne. Mais une signature grecque, à la fin de la table des chapitres du livre du Levitique — *Ο ΚΥΡΙΟΣ ΣΕΡΒΑΝΔΟΣ ΑΠΗΘΙΗΚΕΝ* — l'amena à penser à Servandus, un disciple de S. Benoît ; et comme Servandus avait été abbé dans la Campagne Romaine, à la frontière du Latium, il lut ligne 5 : *Servandus Latii*.

A notre époque G. B. de Rossi, le célèbre explorateur des Catacombes, examina de nouveau la question, et il fut assez heureux (comme il s'exprime lui-même) pour deviner le vrai nom du donateur. Plus tard un examen attentif de toutes les lettres et des grattages lui donna la certitude scientifique sur ce point. Enfin, il eut la satisfaction de voir corroborer son opinion par le texte d'un ancien manuscrit d'Angleterre. Il fut mis sur la voie par les mots de la 6^e ligne : *extremis de finibus abbas* — ce qui indiquait un abbé des Iles-Britanniques — en second lieu par un passage de Bède le Vénérable, où il est raconté que Ceolfrid, abbé de l'abbaye de Jarrow et de Wearmouth dans le Northumberland (690—716), avait fait copier trois nouveaux *Codices* de la Bible sur un exemplaire, venu de Rome, *quorum unum senex Romani rediens secum inter alia pro munere sumpsit*. C'est certainement, disait de Rossi, l'*extremis de finibus abbas* du Codex Amiatinus ! De fait, le nom de Ceolfridus correspond très bien au vers et à la ligne de la dédicace : la seconde lettre du nom est E, et de même la seconde lettre de la 5^e ligne, qui est encore du premier copiste, est aussi E ; là où devaient se rencontrer les lettres L et F, qui dans l'onciale dépassent la ligne en-dessus et en-dessous, on constate réellement un grattage au-dessus et au-dessous de la ligne. Alors que le second mot de la ligne 5 pouvait s'interpréter *Anglorum* ou *Britonum*, de Rossi, par divers motifs, se décida en faveur de *Britonum*. Il lisait donc, ligne 5 : *Ceolfridus Britonum*.

Quelques mois après que de Rossi eut publié sa découverte, le professeur Hort de Cambridge attira l'attention sur un passage d'une biographie de Ceolfrid, conservée dans le Codex Harley 3020 du British Museum ; on y faisait mention du dernier voyage et de la mort de Ceolfrid († à Langres, le 25 Septembre 716) ; on lisait de plus : *Sepulto igitur patre, quidam ex fratribus . . . dispositum iter Romam peregere delaturi munera, quae miserat. In quibus videlicet muneribus erat pandectes, ut diximus, interpretatione beati Hieronymi presbyteri ex Hebraeo et Graeco fonte transfusus, habens in capite scriptos huiusmodi versus : Corpus ad eximii merito venerabile Petri — Dedicat*

ecclesiae quem caput alta fides — Ceolfridus Anglorum extimis de finibus abbas etc. (voir ci-dessous). Par là toute hésitation disparaissait. L'Amiatinus était bien la Bible de Ceolfrid. De même, la question était tranchée, de savoir si l'on devait lire *Anglorum* ou *Britonum* ; le Codex Harley portait *Anglorum*. Il paraissait aussi fort curieux que le premier mot de la dédicace fut *corpus* et pas *culmen*. De fait, les traces de la seconde lettre, encore de la première main, permettent de conclure à O plutôt qu'à U. De ce mot il résulte que le présent était destiné au tombeau de S. Pierre, c'est-à-dire pour la bibliothèque de la *Confessio beati Petri*, où les Papes avaient coutume de réunir les documents importants.

Le Codex est donc d'origine anglaise. Pourtant Thompson tient pour vraisemblable qu'il est l'œuvre de copistes italiens venus en Angleterre (E. M. Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palaeography*, p. 194) ; Traube dit aussi : Serbandus, qui écrivit et peignit le Codex, était vraisemblablement italien et, s'il travailla en Angleterre, il ne dut rien à son nouvel entourage ; en effet, son orthographe, ses abréviations, tout son style le démontrent (L. Traube, *Paläographische Anzeigen*, dans *Neues Archiv*, 27, 1902, p. 275). Berger soutenait au contraire que le Codex était l'œuvre d'un anglo-saxon, car le texte offrait les variantes des Bibles anglo-saxonnes de cette époque ; pourtant cette opinion, d'après Corssen manquerait de preuves suffisantes (voir Berger, *Histoire de la Vulgate*, Paris 1893, p. 38 ; P. Corssen, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1894, p. 860).

Quand et comment la Bible de Ceolfrid parvint-elle à Monte-Amiata, on l'ignore. Comme ce cloître avait au commencement du IX^e siècle un abbé du nom de Petrus, Bandini supposait que ce dernier aurait acheté le Codex pour son abbaye et aurait introduit les changements dans la dédicace. En tout cas le Codex se trouvait à Amiata déjà en 1036 ; en effet, un catalogue des reliques de l'abbaye, dressé cette même année, mentionne un manuscrit de l'Ancien et du Nouveau Testament provenant du Pape S. Grégoire. Il s'agit certainement de notre Codex, regardé autrefois comme un autographe de ce pape. — Au mois de Juillet 1587, par ordre de Sixte-Quint, l'Amiatinus fut transporté à Rome, pour servir à la nouvelle édition de la Vulgate. En Janvier 1590, le Codex faisait retour à l'abbaye.

Voir la description dans Bandini, *Dissertazione sull' antichissima Bibbia creduta dei tempi di S. Gregorio PP.*, Venise 1786 ; G. B. de Rossi, *La Bibbia offerta da Ceolfrido abate al sepolcro di S. Pietro codice antichissimo tra i superstiti delle biblioteche della Sede apostolica* (édition de luxe *Al Sommo Pontefice Leone XIII. omaggio giubilare della biblioteca Vaticana*, Rome 1888). Notre Fac-similé est emprunté à cette édition.

Comparer la belle onciale du Codex Amiatinus avec celle du Codex Victor. — Le texte est à deux colonnes et est écrit *per cola et commata* : chaque phrase et chaque membre de phrase commence une ligne nouvelle (comp. pl. 16).

(Texte original)	(Texte actuel)
† Corpus ad eximii merito venerabile Petri Quem caput ecclesiae dedicat alta fides Ceolfridus Anglorum	† Cenobium ad eximii merito venerabile Salvatoris Quem caput ecclesiae dedicat alta fides Petrus Langobardorum
extremis de finibus abbas	
Devoti affectus	
pignora mitto mei	
Meque meosque optans	
tanti inter gaudia patris	
In caelis memorem	
semper habere locum.	